

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE IX.

Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de son école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des détails peu à leur honneur.

—Et que ne lui arrachera pas le catholicisme, j'imagine s'écria M. Sorbier en frappant de la main sur un volume superbement relié. Vous avez cité des exemples ; à mon tour je pourrais vous en accabler : j'ai là six volumes remplis de faits odieux pour le clergé ; je vous les épargne. Mais écoutez ces lignes :

“O débonnaire Jésus ! eussiez-vous pensé qu'on ferait servir vos maximes à la justification de tant d'horreurs ? Si la religion chrétienne autorisait ainsi l'avarice des empires, il faudrait en proscrire à jamais les dogmes sanguinaires ! qu'elle rentre dans le néant, ou qu'à la face de l'univers elle désavoue les atrocités dont on la charge.”

—C'est Rainal qui a écrit cela ? demanda mon père.

—Oui, monsieur ; tome III, page 200. Que dites-vous de ce témoin ?

—Qu'il est plus que suspect.

—Ah ! et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Pourquoi ? je vais vous le dire. D'abord, parce que Rainal était un jésuite détroqué et que je ne crois pas aux abbés apostats qui, pour se venger, essaient de mordre la main qui les a nourris, et insultent le Christ dans son Eglise et jusque dans sa divinité ; en second lieu, votre philosophe avec son affectation d'humanité et sa compassion pour les esclaves, n'est qu'un misérable hypocrite.

—C'est facile à dire.

—Et encore plus approuver : Ce Rainal que vous me citez, savez-vous comment il avait gagné sa fortune ? par la traite des nègres. Cet homme si généreux, si indigné, était un marchand de chair humaine retiré du commerce.

—Où avez-vous pris cela ?

—Tout simplement dans son histoire à lui. Ouvrez la biographie de Michaud, article Rainal, et vous pourrez vous édifier à ce sujet.

—Mais Voltaire, monsieur, Voltaire, lui qui ne fut pas négrier, dit aussi que...

—Permettez, mon cher voisin, vous n'avez pas la main heureuse : Vous me citez l'autorité de Voltaire ; je suis donc en droit de vous rappeler ses propres paroles en 1758 (*Essai sur l'histoire*, tome V, page 339) ; je tiens à être exact. “On nous reproche le commerce des noirs. Un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur ; ce négoce démontre notre supériorité. Celui qui se donne un maître était né pour en avoir.” Cette phrase à elle seule serait assez concluante ; mais, puisque je suis en train d'interroger votre grand philanthrope, laissez-moi vous lire une toute petite lettre qui achèvera, j'espère, de vous convaincre que le patriarche de la philosophie n'aurait pas eu plus que son ami Rainal l'apostat le droit de reprocher à l'Eglise de n'avoir pas condamné assez fortement la traite. Voici la lettre ; elle est adressée à un armateur de Nantes pour le complimenter sur des bénéfices réalisés dans la vente d'une cargaison de noirs : “Je me félicite avec vous de l'heureux succès du navire le Congo, arrivé si à propos sur la côte d'Afrique pour soustraire à la mort tant de malheureux nègres. Je sais que les noirs embarqués sur vos bâtiments sont traités avec autant de douceur que d'humanité. (Quel excellent cœur ! Qu'en dites-vous, monsieur Sorbier ?) Et, dans une telle circonstance, je me réjouis d'avoir fait une bonne affaire en même temps qu'une bonne action.” Aujourd'hui on pend les gens qui font de semblables bonnes actions ; mais, puisque M. de Voltaire trouvait que la traite était méritoire, pourquoi ces larmes menteuses versées sur les nègres abandonnés par l'Eglise aux bons soins de son associé Michaud le négrier ?

—Monsieur, j'ai les œuvres complètes de Voltaire, et je vous affirme que cette lettre ne s'y trouve pas.

—Oh ! je le crois, j'en suis même sûr. Au format des volumes que je vois sur votre table, je reconnais l'édition de Kiehl, une édition faite par des amis qui en ont pieusement éliminé tout ce qui à leurs yeux pouvait être compromettant pour la gloire de leur roi. “Nous avons retranché disent-ils dans leur préface, quelques lettres sans intérêt pour le public.” Les braves gens ! ils trouvent que le public n'a aucun intérêt à savoir que le grand ami de l'humanité fut un négrier. Je ne suis pas de cet avis, moi, et je sais infiniment gré à M. Cantu qui nous a donné ce petit billet si bien tourné, dans son *Histoire universelle*, page 148, tome XIII, 3ème édition.

—Enfin, monsieur, vous ne voulez pas aller jusqu'à dire que Voltaire n'ait pas combattu pour la vérité et pour la justice.

—Et pourquoi pas, monsieur Sorbier ? Dire de Voltaire qu'il est un menteur, c'est rendre à César ce qui appartient à César. Ne vous offensez pas du terme, Voltaire faisait peu de cas de la vérité ; c'est lui-même qui se donne la peine de nous l'apprendre, et ses éditeurs étaient tellement de son avis qu'ils n'ont pas supprimé cette autre lettre de lui à son ami Thriot (*Œuvres de Voltaire*, tome LII, page 326) : “Le mensonge est un vice quand il fait du mal ; c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais ; il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours.” Tenez, monsieur Sorbier, finissons-en avec Voltaire et avec son école ; cet homme excite chez moi un profond sentiment d'horreur et de dégoût à la fois.

—Cependant sa mort a été pleurée par toute la France, et ses cendres reposent sous les voûtes du Panthéon.

—Sa mort a été pleurée par une coterie bruyante, et non pas par la France ; ses cendres reposent où reposaient sous les voûtes du Panthéon, mais à côté de celles de Marat, l'assassin public, dont ses déclamations menteuses avaient aiguisé le poignard. Après avoir chassé Dieu de son temple, les profanateurs y portèrent le cadavre de son ennemi ; ils inscrivirent sur le fronton de l'église Sainte-Geneviève, devenue un charnier de philosophes : “Aux grands hommes la patrie reconnaissante !” La France reconnaissante à Voltaire ! Et de quoi, s'il vous plaît ? Serait-ce d'avoir lâchement flatté Catherine de Russie et Frédéric de Prusse, qui lui payaient à prix d'or ses bassesses et ses mensonges, ou d'avoir, lui Français, trafiqué dans la boue et l'ordure la mémoire de Jeanne d'Arc, dont l'héroïsme délivra notre pays du joug des Anglais, ou encore de n'avoir trouvé dans son cœur véral, au lieu de larmes que des moqueries, lorsqu'après la bataille de Rosbach il écrivait au roi de Prusse pour le féliciter d'avoir taillé des croupières aux soldats de la France ? Insulteur de son Dieu et de sa patrie, hypocrite de vertu à Ferney et de vice à Paris, professeur de mensonge qu'il érige en vertu, orgueilleux avec ses égaux, tyran pour ses inférieurs, plat courtisan devant le pouvoir qu'il redoute ou dont il espère, voilà ce que fut Voltaire. Il eut, il est vrai, un talent immense, un esprit prodigieux ; c'était un don du ciel dont il ne se servit que pour se poser en ennemi de Dieu, en chef de cette tourbe de philosophes auxquels il enseigna l'art du mensonge impudent et de la raillerie sacrilège. Dans un accès de délire, on porta au Panthéon son cadavre couronné d'immortelles et de lauriers. Ce dernier triomphe, décerné à l'ennemi de nos croyances, à celui qui n'avait occupé sa longue vie qu'à souiller toutes nos gloires, à rire de nos malheurs, à courtiser nos ennemis, à pervertir ses concitoyens, à amener le vice contre la vertu, fut plus qu'une sanglante ironie, ce fut un crime de lèse-nation.

—Bravo ! crièrent plusieurs ouvriers que gagnait la noble émotion de mon père.

Mon oncle ne tenait plus sur sa chaise :

—Savez-vous, s'écria-t-il tout-à-coup avec sa brusquerie militaire que vous me faites faire ici une

sotte figure, monsieur Sorbier. Comment, j'accepte de vous servir de second, et de moi, vieux soldat, blessé dix fois pour la France, vous faites le parrain d'un méprisable menteur qui a trahi son pays. Une autre fois, ne comptez plus sur moi : avant d'adopter vos saints, je ferai d'avance vérifier leurs reliques.

—Le fait est, colonel, répondit le notaire un peu confus, que je n'en savais pas si long ce matin, et je vous déclare que mon enthousiasme est singulièrement refroidi.

—Alors vous abandonnez les philosophes ?

—Pas tout-à-fait : j'attends, pour leur tourner le dos, que vous m'ayez prouvé que les papes et les prêtres n'ont pas été leurs complices dans cette iniquité qu'on appelle l'esclavage et la traite.

—Si ce n'est que cela qui vous retient, répondit mon père, nous serons bientôt d'accord. Vous avez dit ou plutôt répété que les prêtres, non contents de voiler les infamies et les cruautés des conquérants, les avaient approuvées et légitimées. Or, l'histoire est là pour donner un éclatant démenti à la calomnie mise en avant par le roi des philosophes et enracinée par les soins de son école. Cela est si vrai que l'aveu de la noble conduite du clergé échappe malgré eux aux destructeurs de la religion. Tenez, voici un livre imprimé en 1863 ; ce n'est pas vieux, n'est-il pas vrai ? Il a pour titre *le Mexique*, et a été écrit par M. Chevalier. Or, voici ce que j'y lis, page 250 : “Des souverains-pontifes, qui n'avaient qu'à abaisser leurs regards sur leur poitrine pour y apercevoir la croix, emblème de la patience, de la résignation, de la douceur, de l'esprit de paix et de charité, se livraient à des emportements impies, et ordonnaient des exterminations qui auraient dépassé les sacrifices humains offerts aux idoles mexicaines s'ils eussent trouvé des exécuteurs dont la rage sanguinaire répondit à leur pensée.” Et dans le même livre, neuf pages plus loin, en parlant des généreux efforts de la reine Isabelle pour améliorer le sort des Indiens : “La pensée royale trouva pour cette œuvre d'humanité de précieux auxiliaires dans les rangs du clergé qui au Mexique n'oublia jamais que le christianisme a reçu de son divin fondateur la haute et sainte mission de soutenir les faibles.” Et encore un peu plus loin, page 262 : “Barthélemy Las Casas fit retentir l'Amérique et l'Espagne de ses réclamations énergiques et infatigables. Il obtint l'envoi de commissaires capables et pieux, afin de constater le mal et de le réparer, s'il était possible.”

—C'est déjà quelque chose qu'un pareil aveu, mais c'est encore loin de la vérité tout entière. Deux lignes sont bien peu pour faire connaître un saint évêque dominicain qui, pendant cinquante ans d'apostolat, ne cessa de déployer un zèle infatigable pour son troupeau, traversa plusieurs fois les mers au péril de sa vie, écrivit mémoires sur mémoires, et consacra toute son existence au bonheur de ces pauvres Indiens qui, par reconnaissance lui décernèrent le glorieux titre d'Avocat des vaincus. A côté de ce nom illustre dans les fastes du dévouement, je pourrais citer encore le Père Olmédo, dont vous vous rappelez les belles paroles à Cortez ; les jésuites Nunnez, Corréa, Azévédo, et tant d'autres religieux de tous les ordres dont plusieurs payèrent de leur vie leur charité pour les Indiens.

—Mais les papes, monsieur, les papes que faisaient-ils donc ?

—Ce qu'ils faisaient ? Gardiens vigilants de la justice et de l'humanité, ils gémissaient sur les violences qu'ils ne pouvaient empêcher, ils s'adressaient aux rois, ils s'adressaient aux peuples, ils priaient pour les victimes et tâchaient de fléchir les bourreaux.

(A continuer)

IMPRIMÉ PAR PRENDERGAST ET CIE.

31 Rue St. Jacques, Montréal.